

William Frederick O'CONNOR

*Comment le lièvre
eut la lèvre fendue*

et autres contes tibétains

Traduits de l'anglais par
Amanda Sherpa-Atlan



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Folk Tales from Tibet*

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française

© 2017, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Kevin Sloan

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1303-9

ISSN : 1251-6007

SOMMAIRE

PRÉFACE	7
CONTE 1 <i>Comment le lièvre eut la lèvre fendue...</i>	11
CONTE 2 <i>Le tigre et l'homme</i>	17
CONTE 3 <i>Une question de loyauté.....</i>	25
CONTE 4 <i>Le voisin riche et le voisin pauvre.....</i>	35
CONTE 5 <i>L'histoire de la chatte et des souris</i>	43
CONTE 6 <i>L'histoire du jeune musulman un peu simplet</i>	49
CONTE 7 <i>Le kyang, le renard, le loup et le lièvre ...</i>	65
CONTE 8 <i>Le crapaud et la corneille</i>	71
CONTE 9 <i>Le lièvre et les lions</i>	75
CONTE 10 <i>La brebis, l'agneau, le loup et le lièvre...</i>	81
CONTE 11 <i>Comment le lièvre ridiculisa le loup</i>	87
CONTE 12 <i>La souris et ses trois enfants</i>	95

CONTE 13	<i>Les chacals et le tigre</i>	105
CONTE 14	<i>Les trois voleurs</i>	111
CONTE 15	<i>L'histoire du garçon à la tête difforme</i>	123
CONTE 16	<i>Le prince et le château de l'ogre</i>	135
CONTE 17	<i>Les deux frères et le lion de pierre</i>	149
CONTE 18	<i>L'histoire du serviteur du lama</i>	159
CONTE 19	<i>Le pays des souris</i>	169
CONTE 20	<i>L'histoire de la tortue et du singe</i>	179
CONTE 21	<i>L'histoire de Bacha et Baki</i>	185
CONTE 22	<i>L'histoire du garçon qui n'était jamais sorti de chez lui</i>	197
	<i>Comment il retrouva la turquoise égarée</i>	197
	<i>Comment il délogea l'araignée</i>	205
	<i>Comment il vainquit l'ennemi</i>	211
	 <i>Quelques vers de chansons d'amour tibétaines</i>	215
	<i>Chanson d'amour</i>	217

PRÉFACE

Comme je m'apprête à présenter ces contes au public, il serait peut-être bon que je décrive comment je les ai découverts.

Durant les deux années que j'ai passées au Tibet¹, à Gyantse, Lhasa et ailleurs, j'ai noué de nombreuses amitiés dans toutes les classes sociales du pays – hautes et basses, riches et pauvres – et me suis entretenu de sujets en tout genre avec des Tibétains. Au cours de mes errances, j'ai découvert que ce peuple fascinant et si peu connu possédait un riche répertoire de contes traditionnels, inaccessible au reste du

1. William Frederick O'Connor (1870-1943) fut membre de l'expédition militaire britannique Younghusband à Lhasa de 1903 à 1904. En parallèle de ses fonctions de secrétaire et interprète de tibétain auprès du colonel Younghusband, il profita du voyage pour recueillir de nombreuses histoires populaires locales et participa ainsi à la diffusion en Occident du folklore tibétain, encore méconnu aujourd'hui et d'autant plus mystérieux à l'époque. (*N.d.T.*)

(Toutes les notes sont de l'auteur, en dehors de quelques notes de la traductrice signalées par la mention *N.d.T.*)

monde, et je me suis donc efforcé de recueillir autant d'histoires que possible.

Pour diverses raisons, cette recherche s'est avérée plus difficile que je ne l'avais imaginé. En premier lieu, je me suis aperçu que nombre des histoires les plus célèbres avaient été importées intégralement d'Inde¹ ou de Chine, et possédaient donc peu de cette couleur locale qui fait le charme principal des contes. Deuxièmement, certaines des histoires les plus caractéristiques me semblaient inadaptées à la publication d'un livre tel que je le propose ici². Et enfin, la nature humaine étant plus ou moins semblable de par le monde, il était parfois difficile de trouver un authentique conteur prêt à livrer ses fables. Une histoire contée par un narrateur nerveux ou réticent perd la moitié de son charme. Une bonne histoire doit être naturelle et nécessite la sympathie à la fois du narrateur et de l'auditoire. La mission diplomatique armée dont je faisais partie et la position officielle que j'y occupais, jointes aux questions de différences linguistiques et de nationalité, ne constituaient pas de prime abord le contexte idéal à l'établissement d'une véritable confiance mutuelle.

Cependant, la patience et la naissance de sentiments amicaux réciproques m'ont aidé à dépasser

1. Voir par exemple *Tibetan Tales Derived from Indian Sources*, traduit du tibétain en allemand par Franz Anton von Schiefner. [1882, pas de traduction française disponible. *N.d.T.*]

2. Je conserve toutefois ici ceux qui me semblent présenter un intérêt scientifique.

dans une certaine mesure la timidité et la réticence des gens simples qui m'ont fourni ce matériel. Le temps passant, je suis parvenu à me concilier les sources les plus improbables. Chefs de village, moines, domestiques, membres des gouvernements locaux, paysans, commerçants – ceux-là et beaucoup d'autres ont contribué à mon recueil. Timidement et de façon hésitante d'abord, avec beaucoup d'excuses et de précautions, le conteur se livrait. Mais le public tibétain est l'un des meilleurs que l'on puisse imaginer, sa gentillesse et son intérêt évidents brisent rapidement la glace et laissent libre cours à la parole. Conteur et public perdent rapidement toute retenue et j'ai ainsi pu assister à une interruption de dix minutes au beau milieu d'une histoire tant l'audience s'amusait d'un épisode comique dans la narration.

J'ai également dû me résoudre, malgré mes réticences, à écarter tout bonnement certaines histoires, comme celles qui demandaient trop de révisions et d'éclaircissements. Mais je livre ici tout le reste du matériel récolté et je dois dire à ma décharge que je n'ai en aucun cas tenté de les embellir ni de les améliorer. Je les ai écrites telles que l'on me les a racontées et les ai traduites du tibétain à l'anglais aussi fidèlement que j'ai pu. Je ne dis donc rien ici de leurs origines ni de leurs implications scientifiques et n'avance aucune théorie. Je laisse les contes parler d'eux-mêmes, mais je suis d'avance ouvert à toutes critiques et

hypothèses émanant de personnes étudiant les contes traditionnels à même de donner une opinion experte sur ces points et d'éclairer les arcanes que je n'ai pu pénétrer.

J'ai également ajouté à ces contes quelques vers choisis au hasard de chansons d'amour tibétaines populaires, pour illustrer la richesse des images et de l'authentique sens poétique des habitants de ce pays. En raison des expressions extrêmement idiomatiques et de la concision des compositions métriques tibétaines, la transposition de ces chansons sous une forme plus ou moins poétique correspondant à l'original et n'en détruisant pas pour autant les caractéristiques, présente des difficultés particulières. Je demande donc au lecteur la plus grande indulgence pour la vulgarité et le manque de finition artistique de ma traduction. (...)

Pour conclure, j'exprime ma profonde reconnaissance et ma gratitude à M. Perceval Landon¹, à qui je dois en grande partie la suggestion de réaliser ce recueil et de publier ces contes (...). Qu'il soit ici également remercié de ses précieux conseils ainsi que de son amitié et de son soutien.

CAPITAINE W. F. O'CONNOR,
Londres, 1906

1. Journaliste et écrivain, Perceval Landon (1868-1927) accompagna également la mission Younghusband en tant que correspondant du *Times* et en tira un célèbre ouvrage : *A Lhasa, la ville interdite*, Hachette, 1906. (*N.d.T.*)

CONTE 1

Comment le lièvre eut la lèvre fendue

Un jour où il gambadait le long d'une route, un lièvre se trouva tout à coup face à un énorme tigre. Le fauve l'empoigna et lui déclara qu'il s'apprêtait à le dévorer.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, oncle tigre, implora le lièvre, levant les pouces en signe de supplication. Je vous en conjure, ne me mangez pas ! Je suis une si petite bête. Je ne constituerai qu'un maigre repas pour un bel et gros animal comme vous. D'ailleurs, si vous m'épargnez, je vous mènerai vers un endroit où vous trouverez des créatures bien plus grosses et grasses que moi pour votre souper.

— Très bien, dit le tigre. J'accepte ton offre. Mais si tu ne me montres pas un animal bien plus gros que toi, je serai contraint et forcé de te dévorer.

Il relâcha donc le lièvre et ils s'en allèrent tous deux le long de la route.

Tandis qu'ils avançaient, la nuit se mit à tomber et, lorsqu'il fit suffisamment sombre, le lièvre se mit à mastiquer bruyamment et à se poulécher les babines comme s'il se régalaient d'un mets délicieux.

— Que manges-tu, frère lièvre ? s'enquit le tigre.

— Je mange mon œil, oncle tigre, répondit le lièvre. Je me le suis ôté et le dévore à présent. C'est délicieux et il repoussera très vite.

Le tigre fut fort surpris d'entendre cela, mais comme il était affamé, il s'arracha l'œil et le mangea. Un peu plus loin, le lièvre se remit à se lécher les babines, feignant de manger quelque chose.

— Que manges-tu à présent, frère lièvre ? demanda le tigre.

— Je mange mon autre œil, oncle tigre, répondit le lièvre. Il est encore meilleur que le premier.

A ces mots, le tigre idiot s'empessa de s'ôter l'autre œil et de le manger.

Le tigre était désormais aveugle et le lièvre le conduisit tout au bord d'un ravin profond. Là, il conseilla au tigre de s'asseoir et de se reposer un moment. Une fois le tigre assis, le lièvre lui dit :

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid, oncle tigre ? Voulez-vous que je vous allume un feu de bois ?

— Oui, s'il te plaît, frère lièvre, dit le tigre. Je m'accommoderais bien de quelques braises bien chaudes.

Le lièvre alluma donc un feu juste devant le tigre et au fur et à mesure que le petit bois s'embrasait, le lièvre ajoutait des brindilles de plus en plus près du tigre pour l'obliger à reculer encore et encore, jusqu'à ce qu'il tombe à la renverse dans le ravin derrière lui. Toutefois, à mi-hauteur de la falaise, un arbre avait pris racine dans une fissure de la paroi. Lorsqu'il passa à côté, le tigre saisit une branche entre ses crocs et s'immobilisa ainsi dans le vide. Le lièvre se pencha au-dessus du ravin et, en voyant ce qui s'était passé, s'exclama :

— Oh, oncle tigre, oncle tigre, êtes-vous sain et sauf ?

Le tigre craignant d'ouvrir la gueule pour répondre, se contenta de pousser de petits grognements :

— M-m-m-m.

— Oh, oncle tigre, dit le lièvre, est-ce là tout ce que vous pouvez dire ? J'ai peur que vous soyez gravement blessé. Dites « ah ! » et je saurai ainsi que vous allez bien.

Le tigre, soucieux de rassurer le lièvre, ouvrit la gueule, dit « ah ! » et tomba comme une masse au fond du gouffre, où il s'échoua sur des rochers et rendit l'âme.

Le matin suivant, le lièvre sautillait le long du chemin lorsqu'il rencontra un homme qui conduisait des chevaux.

— Bonjour, père homme, dit-il. Voulez-vous savoir où trouver une belle peau de tigre ?

— Oui, s'il te plaît, frère lièvre, dit l'homme, pensant qu'il pourrait revendre la peau et gagner beaucoup d'argent.

Le lièvre lui indiqua donc le fond du ravin où gisait le tigre. L'homme s'empressa d'aller le dépecer, après avoir demandé au lièvre de prendre soin de ses chevaux le temps qu'il s'absente.

Dès qu'il fut hors de sa vue, le lièvre aperçut deux corbeaux perchés sur un arbre juste au-dessus de sa tête. Il les interpella :

— Frères corbeaux, regardez par ici ! Voici nombre de chevaux que personne ne surveille. Pourquoi ne descendez-vous pas vous repaître des plaies qu'ils ont sur le dos ?

Les corbeaux, séduits par l'idée, voltigèrent jusqu'aux chevaux, se perchèrent sur leur dos et entreprirent d'enfoncer leurs becs dans les plaies ouvertes. Les pauvres chevaux, apeurés et en proie à la douleur, se mirent bientôt à ruer et partirent au grand galop à travers la campagne.

Le lièvre fit quelques bonds plus loin sur le chemin et rencontra un jeune garçon qui gardait des moutons.

— Bonjour, frère garçon, dit le lièvre, veux-tu que je te dise où trouver un beau nid de corbeaux plein d'œufs ?

— Oh oui, dis-moi, frère lièvre, supplia le garçon, se voyant déjà grimper à l'arbre et s'emparer des œufs. Le lièvre lui indiqua donc l'arbre où se trouvait le nid et le garçon s'y

précipita non sans avoir demandé au lièvre de s'occuper des moutons pendant son absence.

Apercevant un loup sur une pente non loin de là, le lièvre s'approcha de lui :

— Bonjour, frère loup, sais-tu qu'il y a, un peu plus bas, un troupeau de moutons sans surveillance ? Je te conseille de profiter de cette occasion pour en dévorer quelques-uns.

Le loup se précipita en bas de la montagne, au milieu du troupeau de moutons qui détalèrent de tous côtés. Mais le loup parvint tout de même à en tuer autant qu'il pouvait en manger.

Le lièvre se dirigea ensuite vers un très haut sommet qui surplombait l'ensemble de la région. De là, il put distinguer au loin le tigre mort dans le ravin et l'homme qui découpait sa peau, les chevaux galopant à toute allure à travers la campagne, avec, sur leur dos, les corbeaux qui picoraient leurs plaies, le garçon chapardant les œufs dans le nid des corbeaux, enfin les moutons poursuivis par le loup, courant en tous sens.

Ce spectacle amusa tellement le lièvre qu'il s'adossa à une pierre toute proche et éclata de rire, à tel point qu'il se fendit la lèvre supérieure. C'est depuis ce jour que la lèvre du lièvre est fendue.

CONTE 2

Le tigre et l'homme

Il était une fois un couple de tigres qui vivaient dans une forêt avec les trois petits nés de leur union.

Père tigre se faisait vieux et ses forces commençaient à décliner. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il envoya quérir ses trois petits et leur adressa ces mots :

— Souvenez-vous, mes enfants, que le tigre est le seigneur de la jungle. Il parcourt son territoire à son gré, choisit ses proies selon son bon vouloir et nul ne peut le défier. Mais il existe un animal pourtant, plus puissant et plus rusé que le tigre. Restez sur vos gardes face à lui. Cet animal, c'est l'homme. Je vous avertis solennellement avant de mourir : méfiez-vous de l'homme, n'essayez sous aucun prétexte de le chasser ou de le tuer.

Sur ces mots, le vieux tigre se tourna sur le côté et expira.

Les trois jeunes tigres avaient écouté avec respect l'avertissement de leur père mourant et

jurèrent de s'y soumettre. Les deux aînés, très obéissants, suivirent attentivement ses conseils. Ils firent bien attention à ne chasser que cerfs, sangliers et autres hôtes de la forêt. Mais dès qu'ils voyaient ou sentaient une quelconque présence humaine, ils fuyaient au plus vite ce dangereux voisinage. Le plus jeune tigre, toutefois, était indépendant et curieux de nature. Plus il grandissait et s'endurcissait, plus la restriction qui lui avait été imposée l'irritait.

— Après tout, se disait-il, qu'est-ce qui pourrait m'empêcher de tuer un homme si tel est mon désir ? Je me suis laissé dire que ce n'était qu'une créature sans défense, aux griffes et aux dents misérables et insignifiantes, et dont la force ne soutient aucune comparaison avec la mienne. Je suis capable d'avoir le dessus sur le plus gros des cerfs, de m'attaquer en toute impunité au sanglier le plus féroce, pourquoi ne pourrais-je pas aussi tuer un homme et le dévorer ?

Tant et si bien qu'au bout de quelque temps, le jeune tigre sot et vaniteux décida de quitter la forêt, son territoire, pour s'aventurer en rase campagne, à la recherche d'un homme pour en faire sa proie. Ses deux frères et sa mère tentèrent vainement de le raisonner et de le convaincre de se remémorer les paroles de son père mourant. Un beau matin, en dépit de toutes leurs prières et supplications, il quitta la maison et se lança dans sa quête, seul.

A peine s'était-il éloigné qu'il croisa le chemin d'un vieux bœuf de bât à bout de forces, tout efflanqué, avec sur le dos nombre d'anciennes cicatrices. Le jeune tigre, n'ayant jamais vu de bœuf auparavant, regarda la créature avec curiosité. Il s'avança à sa rencontre et demanda :

— Quel genre d'animal êtes-vous, je vous prie ? Ne seriez-vous pas un homme par hasard ?

— Oh, ça non, répondit la créature. Je ne suis qu'un pauvre bœuf.

— Ah ! fit le tigre. Mais peut-être pouvez-vous me dire quel genre d'animal est l'homme, car j'en cherche justement un pour le tuer.

— Méfie-toi de l'homme, jeune tigre, répondit le bœuf. C'est une créature dangereuse, sans foi ni loi. Regarde-moi par exemple : dès mon plus jeune âge, j'ai été esclave de l'homme. J'ai porté de lourdes charges pour lui sur mon dos, comme en témoignent ces cicatrices. Plusieurs années durant, j'ai été son bon et loyal serviteur. Tant que j'étais jeune et fort, mon maître s'est occupé de moi et m'a estimé au plus haut point. Mais dès que j'ai vieilli et me suis affaibli jusqu'à ne plus être capable d'accomplir les tâches qu'il me confiait, il m'a abandonné dans cette jungle sauvage et m'a laissé chercher ma nourriture tout seul, tant bien que mal, sans égard pour mon grand âge. Je te préviens solennellement : laisse-le tranquille et n'essaie pas de le tuer. Il est extrêmement rusé et dangereux.

Le jeune tigre traita cet avertissement par le mépris et poursuivit son chemin. Un peu plus tard, il croisa un vieil éléphant qui se promenait seul à la lisière de la forêt, en cueillant de sa trompe herbes folles et feuillage dont il se régala. Le vieil animal avait la peau fripée, l'œil petit et trouble, et derrière ses oreilles immenses se dissimulaient de nombreuses coupures et anciennes cicatrices, marques laissées par l'aiguillon qui l'avait si souvent piqué.

Le jeune tigre observa non sans surprise cet étrange animal. Il s'approcha pour lui demander :

— Quel genre d'animal êtes-vous, s'il vous plaît ? Je suppose que vous n'êtes pas un homme ?

— Oh, ça non, répondit l'éléphant. Je ne suis qu'un pauvre vieil éléphant à bout de forces.

— Vraiment ? répliqua le tigre. Peut-être pourriez-vous tout de même me dire quel genre de créature est l'homme, car je me suis mis en chasse dans l'idée d'en tuer un pour le dévorer.

— Méfie-toi de la façon dont tu chasses l'homme, jeune tigre, répondit le vieil éléphant. C'est un animal dangereux, sans foi ni loi. Regarde-moi : bien que je sois le seigneur de la jungle, l'homme m'a apprivoisé et dressé. Il a fait de moi son serviteur de nombreuses années durant. Il me mettait une selle sur le dos, utilisait mes oreilles comme étriers et avait pour habitude de me frapper à coups d'aiguillon de fer. Tant que j'étais jeune et fort, il m'estimait au plus haut point. Tous les

jours, il me faisait apporter autant de nourriture que je voulais et je disposais d'un serviteur entièrement dévoué à mes soins, qui me lavait, me pansait et veillait à la satisfaction de tous mes désirs. Mais une fois vieux et trop infirme pour continuer à travailler, je me suis retrouvé livré à moi-même dans la jungle, obligé de me débrouiller comme je pouvais. Si tu veux un conseil, laisse l'homme tranquille, ou cela se terminera mal pour toi.

Le jeune tigre se contenta de rire avec dédain et poursuivit son chemin. Il avait parcouru une courte distance quand il entendit quelqu'un couper du bois. Il s'approcha en catimini et vit qu'il s'agissait d'un bûcheron occupé à abattre un arbre. Il l'observa un moment, puis surgit de la jungle et s'avança droit vers lui, pour lui demander quel genre d'animal il était :

— Pourquoi cette question ? rétorqua le bûcheron. Quel tigre ignorant tu fais ! Ne vois-tu pas que je suis un homme ?

— Oh, vraiment ? répliqua le tigre. On peut dire que j'ai de la chance ! Je cherchais justement un homme pour le tuer et le dévorer. Vous ferez très bien l'affaire.

A ces mots, le bûcheron se mit à rire.

— Me tuer et me dévorer, moi ? répondit-il. Comment cela ? Ignores-tu que l'homme est bien trop intelligent pour se faire tuer et dévorer par un tigre ? Viens avec moi, je te montrerai des choses

que seul un homme connaît, mais qui s'avéreront très utiles pour toi aussi.

Le tigre jugea l'idée intéressante et suivit l'homme à travers la jungle jusqu'à une solide bâtisse de bois et de bûches épaisses.

— Quel est cet endroit ? demanda le tigre.

— Cela s'appelle une maison, répondit l'homme. Je vais te montrer comment on s'en sert.

Sur ces mots, il entra et referma la porte sur lui.

— Voilà, fit sa voix depuis l'intérieur de la maison. A présent, tu peux constater à quel point le tigre est stupide comparé à l'homme. Vous autres, pauvres bêtes, vivez dans un trou au milieu de la forêt, exposés au vent, à la pluie, au chaud et au froid et toute votre force est parfaitement inutile pour construire une maison comme celle-ci. Tandis que moi, qui suis pourtant bien plus faible que toi, je suis capable de construire de mes mains une maison magnifique, où je vis confortablement, quel que soit le temps dehors, à l'abri des animaux sauvages qui risqueraient de m'attaquer.

A ces mots, le jeune tigre entra dans une colère noire.

— De quel droit, rugit-il, une créature hideuse et sans défense comme toi ose-t-elle posséder une si jolie demeure ? Regarde-moi, avec mes magnifiques rayures, mes crocs et mes griffes immenses, et ma longue queue. Je mérite bien plus que toi d'avoir une maison. Sors immédiatement de là et donne-moi la tienne.

— Ah bon, très bien, dit l'homme.

Il sortit de la maison, ouvrit la porte en grand et le tigre entra d'un air hautain.

— Regarde-moi à présent, cria le jeune tigre vaniteux depuis l'intérieur, ne suis-je pas beau dans ma magnifique maison ?

— Très beau en effet, répondit l'homme.

Il verrouilla aussitôt la porte à double tour et s'en alla, sa hache à la main, laissant le tigre affamé à l'intérieur de la maison.